



**Lecture critique – À propos de l'ouvrage
« Vie, vieillesse et mort d'une femme du peuple »
de Didier Eribon**

Ingrid VOLÉRY et Nicolas FOUREUR

DÉBAT

À propos de l'ouvrage *Vie, vieillesse et mort d'une femme du peuple* de Didier Eribon

Ingrid VOLÉRY et Nicolas FOUREUR

co-rédacteurs en chef

Eribon, D. (2023). *Vie, vieillesse et mort d'une femme du peuple*. Flammarion, 327 p. ISBN : 9782080421609.

À travers cette rubrique « débat », *Gérontologie et société* cherche à faire circuler les informations et les questionnements entre différentes disciplines pour contribuer aux réflexions concernant la vieillesse au sein de la société. C'est ce qui est proposé ici à partir de la lecture critique d'un ouvrage, à la croisée de deux mondes que la rubrique entend mettre en dialogue : le monde de la recherche (Didier Eribon a, en effet, été professeur de sciences sociales en France et enseignant invité dans plusieurs universités américaines) et celui de l'édition grand public – l'ouvrage prenant la forme d'un essai appliquant un style d'argumentation scientifique (par le référencement partiel d'auteurs, la montée en généralité dans la dernière partie de l'ouvrage notamment) au récit d'une expérience intime et singulière.

Introduction

Dans cet essai paru en 2023, Didier Eribon revient sur la vie, le vieillissement et la fin de vie de sa mère, femme de milieu populaire dont il suit l'expérience à distance, à mesure des solidarités filiales activées et éprouvées au moment de son entrée dans un Ehpad rural. Comme souvent dans les expériences contemporaines du vieillissement, les interrogations familiales surgissent à l'occasion de l'aggravation de difficultés de santé rendant le maintien à domicile difficile et conduisant à envisager l'entrée en Ehpad.

Un ouvrage, un témoignage, un cri...

L'ouvrage s'ouvre sur ce qui est montré comme une bascule, fort justement décrite comme résidentielle et biographique (Anchisi, 2008 ; Mallon, 2005), jalonnée d'événements rupteurs aujourd'hui bien connus des chercheurs comme des professionnels du champ gérontologique : complications médicales liées à la dépendance et aux chutes,

discussions familiales répétées avec des enfants soucieux du bien-être de leur mère mais aussi du respect de ses demandes ; sentiment de ne plus avoir le choix ni la capacité d'éviter l'Ehpad, lorsque les dispositifs permettant le maintien au domicile craquent de tous côtés – à l'image de « frais de relevage » facturés par des pompiers intervenant de manière « trop » répétée chez des personnes qui chutent.

La première partie de l'ouvrage questionne l'évidence de l'entrée en Ehpad d'une mère alors âgée de 87 ans, acte considéré comme « rationnel » et sans alternative. Cependant, les conditions sociales sous-tendant les expériences du vieillissement et rendant incontournable l'Ehpad sont, elles, peu interrogées (choix politiques, sociaux, inégalités sociales dans la vieillesse...). L'auteur y discute également le sentiment de culpabilité des enfants, en charge de faire accepter l'inacceptable, ainsi que les stratégies d'euphémisation de la rupture et des résonances subjectives que l'entrée en Ehpad suscite – comme la chanson de Jean Ferrat « Tu verras, tu seras bien », habilement commentée par Didier Eribon dans l'ouvrage, l'exprime bien. La première partie revient enfin sur le parcours de vie d'une femme qui, comme tant d'autres, a dû composer avec une « vie de malheur » marquée par des inégalités de genre (une soumission à son époux, un manque de liberté) dont on voit peu les conséquences sur le récit fait des vécus de la vieillesse.

La deuxième partie de l'ouvrage aborde la vie en Ehpad. Elle discute de la perte des liens signifiants, au profit de sociabilités contraintes ne pouvant remplacer les sociabilités perdues, mais aussi, de la perte du « privé ». Tel l'enfer de Jean-Paul Sartre (1947), l'Ehpad expose le sujet à une vie collective non désirée et au regard perpétuel d'un autre, miroir de sa propre déchéance. Elle mentionne également des alternatives à l'Ehpad, même si celles-ci s'avèrent peu praticables : une entrée en institution précoce et maîtrisée pour pouvoir y reconstruire une vie et des identifications positives ; des cohabitations intergénérationnelles ; un vieillissement au domicile asservissant d'autres femmes, en charge des soins quotidiens et n'empêchant pas l'isolement. Cette partie est aussi l'occasion d'aborder la perte de soi en Ehpad et les interprétations concurrentes dont elle peut faire l'objet : entre des professionnels, évoquant un « syndrome de glissement » au cours duquel les personnes âgées perdent leur élan vital, et un enfant qui remet la singularité du parcours du proche au premier plan des explications et lui redonne un statut d'actrice, fût-ce dans une mort de « chagrin d'amour » (l'amant de sa mère cessant de lui rendre visite une fois que s'aggrave sa dépendance et que le départ en Ehpad s'opère).

La troisième partie est l'occasion d'une montée en généralité philosophique. Didier Eribon souligne le peu d'intérêt philosophique porté à la vieillesse en dehors des travaux de Simone de Beauvoir (1970) ou de Norbert Elias (1998) en sociologie. C'est aussi l'occasion d'un retour sur soi : il s'y exprime en tant que fils mais aussi transfuge de classe et propose, à cette occasion, de stimulantes réflexions sur la façon dont la perte des parents âgés peut mettre à l'épreuve des identifications de classe, la mère représentant une amarre lui rappelant sa condition sociale initiale. Comment rester transfuge de classe quand disparaissent des ascendants, porteurs et rappels quotidiens des origines sociales ? Une question brûlante pour Didier Eribon qui a construit son parcours intellectuel et personnel sur cette identité.

Sensible et incarné, ce livre tient du témoignage, plus que de l'essai ou de l'ouvrage scientifique. L'ouvrage fait d'ailleurs l'impasse sur une masse considérable de travaux conduits en psychologie, sociologie et anthropologie du vieillissement sur le sujet du vieillissement en Ehpad (Balard, 2013 ; Balard *et al.*, 2021 ; Caradec, 2007 ; Caradec *et al.*, 2014 ; Guérin, 2018 ; Mallon, 2005 ; Trépied, 2016), ce qui met en exergue la difficile circulation des savoirs de sciences sociales tant dans l'espace public et médiatique qu'au sein des sciences humaines et sociales dont la philosophie fait pourtant partie.

Ce livre, à l'évidence, tient du cri : celui d'un fils intellectuel parisien, rappelé à ses obligations d'aide, à l'occasion de chutes répétées interdisant le vieillissement de sa mère âgée seule à son domicile et qui, comme le montrent les enquêtes portant sur les proches aidants, découvre alors, de l'intérieur, les enjeux de la fin de vie en Ehpad. Ce cri est salutaire car il permet de mesurer à quel point les enjeux de la fin de vie au grand-âge ne concernent pas seulement des milieux populaires dont les ressources économiques ne permettraient pas d'assurer des solutions résidentielles qualitatives permettant aux parents âgés la poursuite des modes de vie désirés. Mais il est décevant dans la mesure où il ne s'assume pas comme tel alors qu'un cri est nécessairement situé.

D'où vient le cri ? Position de genre, de classe et représentation de la « bonne vieillesse »

Le cri est d'abord situé dans une position de genre qui n'est pas totalement explicitée. L'ouvrage raconte bien volontiers les misères des femmes du peuple, soumises aux tyrannies conjugales, mais il fait l'impasse sur la position de l'observateur et le regard socialement informé qu'il porte sur sa mère. Celui d'un fils, fût-il gay, qui suit les solidarités et l'organisation de l'aide de sa mère comme un homme – depuis Paris, en organisant l'aide dispensée par d'autres, des femmes probablement, dont on sait peu de choses. Il est aussi remarquable de constater que ces femmes, de moindre condition, informatrices probablement précieuses, capables de renseigner sur le monde commun de sa mère vieillissante, ne donnent pas de la voix, là où lui, fils géographiquement distant mais disposant de ressources philosophiques, peut en rendre compte.

Sa position de genre le conduit probablement à effacer certains enjeux de l'expérience du vieillissement. Comme le montrent les travaux conduits sur les pratiques d'aide selon le sexe des enfants (Banens & Marcellini, 2015 ; Voléry & Vinel, 2016), l'aide corporelle – à la toilette notamment – est, d'une part, très chargée de tensions subjectives et morales et, d'autre part, le plus souvent assignée aux femmes de l'entourage (filles en premier lieu). Didier Eribon témoigne ainsi page 17 d'une scène crue de la chute et de la gêne éprouvée à la vue du corps dénudé de sa mère. Cette scène révèle à quel point le corps maternel, devenu vieux, est tenu à distance et à quel point le fils est peu capable d'en rendre compte – dans des habiletés corporelles persistantes, la trajectoire de soin, les traitements pris ou la façon dont il peut constituer un support ou un obstacle au vieillissement.

À ce biais de genre s'ajoute également un biais de classe façonnant une vision implicite de la « bonne vieillesse » à partir de laquelle la critique des Ehpad s'opère. Mettons-le au crédit de ce livre : il est salutaire de quitter les seniors et le vieillissement actif pour mettre en lumière la vieillesse des Ehpad : vieillesse que l'on sait plus altérée puisque l'âge moyen d'entrée dans les Ehpad est désormais de 86 ans (Balavoine, 2022) et que les personnes âgées – vieilles femmes majoritairement – y entrent dans des états de santé de plus en plus dégradés¹. Cette vieillesse, en perte de mobilité, présentant parfois des troubles cognitifs, doit être mise sur le devant de la scène même si, de fait, elle est loin de recouvrir l'ensemble des parcours de vieillissement s'opérant parfois jusqu'au bout au domicile. Pourtant, le parti pris de l'ouvrage conduit à véhiculer une vision misérabiliste et déficitaire, faisant écho à une disqualification sociale globale de la vieillesse (vue comme seule perte et altération) et à une lecture socialement située.

Soulignons d'abord une incapacité à tenir compte des apprentissages et reconstructions dont l'Ehpad, environnement contraint souvent peu choisi, est néanmoins le théâtre (Caradec, 2005 ; Clément & Mantovani, 1999). Une scène, rapportée par l'auteur pour argumenter la domination masculine subie par les femmes de milieux populaires, est symptomatique de cette attitude (p. 44). L'auteur est témoin de la visite d'une femme connue de sa mère, dont le mari réside dans le même Ehpad. La discussion, au cours de laquelle les deux femmes pestent, ensemble, contre les hommes et leur époux respectif, est utilisée pour argumenter l'existence d'une connivence de genre permettant aux femmes de milieux populaires de « tenir », mais étonnamment pas considérée comme une sociabilité signifiante reconstruite à l'Ehpad. Alors même que plusieurs recherches (Gucher, 2009 ; Gucher *et al.*, 2007 ; Lagarde, 2019) soulignent la poursuite de liens antérieurement tissés, dès lors que les vieux/vieilles intègrent des établissements situés sur les territoires où ils ont vécu et peuvent faire valoir de précieuses ressources liées à l'autochtonie – des ressources ignorées de l'auteur, en rupture avec les mondes ruraux desquels il vient et des contrôles communautaires qu'ils peuvent véhiculer. Autre étayage passé sous silence : les relations entre résidents et professionnels, relations que l'auteur n'a probablement pas eu l'occasion d'observer compte tenu du type de solidarité à distance qu'il a dû mettre en œuvre. Désignées par le terme de « personnels », les seules figures incarnées dans l'ouvrage concernent la direction et le médecin de l'Ehpad. Les professionnelles en charge du *care* sont absentes de la narration, ce qui le conduit probablement à hâtivement conclure à une dépersonnalisation systémique de l'Ehpad, là où tant d'ethnographies (Desquesnes, Monfreux & Rouault, 2018 ; Mallon, 2005 ; Trépiéd, 2016) ont montré ce qui s'y noue : des liens privilégiés avec certains résidents (contre d'autres), mais aussi avec des professionnels, comme le souligne l'ouvrage *Les grâces* de Delphine de Vigan (2019). Il est ici intéressant de comparer les deux ouvrages et de voir à quel point la description de l'environnement de l'Ehpad et la place accordée aux soignantes du quotidien sont différentes.

¹ En France, fin 2019, 730 000 personnes fréquentent un établissement d'hébergement pour personnes âgées ou y vivent, soit 10 % des personnes de 75 ans ou plus et un peu moins d'un tiers de celles de 90 ans ou plus. Les personnes accueillies en 2019 sont également de plus en plus dépendantes : 85,1 % sont classées en GIR 1 à 4 en 2019, contre 83,1 % en 2015 et 80,7 % en 2011. Parmi les 730 000 résidents, 261 000 souffrent d'une maladie neurodégénérative (35 %), une proportion très légèrement plus faible qu'en 2015. Les 2/3 des sorties se font par décès (Balavoine, 2022). Ces chiffres concernent par ailleurs les Ehpa et non les Ehpad accueillant des résidents plus âgés, tendanciellement plus affectés.

Enfin, le biais de classe pèse, nous semble-t-il, aussi sur la définition de la bonne vieillesse et, derrière elle, de la vie « bonne » – une vie pleine de sorties, d'activités culturelles, marquée par la capacité à prendre des décisions et à se faire entendre. Autant de conceptions conduisant à voir dans la vie « vieille », et notamment dépendante, une vie dégradée et sans qualités, sans considération des moments heureux et des rebonds ponctuant pourtant les expériences singulières du vieillir (ici une histoire d'amour réengagée sur le tard, les retrouvailles avec une ancienne amitié, une implication dans la chorale de l'établissement) (Moulaert & Leider, 2014). Pourtant, les enquêtes sociologiques conduites sur le vieillissement dans les milieux populaires montrent que d'autres attitudes sont possibles : faire avec la vieillesse, en accepter les pertes tout en les imputant à une coulée du temps sur laquelle l'humain n'a que peu prise, renoncer à certains pouvoirs décisionnels pour en préserver d'autres. L'auteur associe, pourtant, cette attitude à de la soumission à de la domination, l'expression de la résignation de ceux qui sont invités à accepter l'indignité et les renoncements du grand âge, indépendamment du sens que les personnes âgées peuvent donner à leurs résistances, comme le mettent en exergue les perspectives phénoménologiques du vieillissement.

Cette vision implicite de la bonne vieillesse conduit enfin à un effacement des voix des vieux. Puisqu'ils ne peuvent se construire en « nous », du fait de leurs limitations notamment, il leur faut des porte-voix (intellectuels, diplômés), capables d'élaborer cette parole protestataire. Qu'en est-il des autres formes de protestation ? Portées par des mouvements de vieux ? Des femmes subalternes en prise avec les soins quotidiens (AS, ASH) ? Car force est de reconnaître que la position sociale du porte-voix n'est pas sans effet sur la voix portée.

Références

- Anchisi, A. (2008). De parent à résidant : le passage en maison de retraite médicalisée. *Retraite et société*, (53), 167-182. <https://doi.org/10.3917/rs.053.0167>
- Balard, F. (2013). « Bien vieillir » et « faire bonne vieillesse ». Perspective anthropologique et paroles de centenaires. *Recherches sociologiques et anthropologiques* [En ligne], 44(1), 75-95. <https://doi.org/10.4000/rsa.925>
- Balard, F., Caradec, V., Castra, M., Chassagne, A., Clavandier, G., Launay, P., Schrecker, C. & Trimaille, H. (2021). Habiter en Ehpad au temps de la Covid-19 : les logiques sociales des expériences du premier confinement. *Revue des politiques sociales et familiales*, (141), 31-48. <https://doi.org/10.3917/rpsf.141.0031>
- Balavoine, A. (2022). Des résidents de plus en plus âgés et dépendants dans les établissements d'hébergement pour personnes âgées Premiers résultats de l'enquête EHPA 2019. *Études et résultats*, Drees, (1237), 1-8. <https://drees.solidarites-sante.gouv.fr/publications-communique-de-presse/etudes-et-resultats/des-residents-de-plus-en-plus-ages-et>
- Banens, M., & Marcellini, A. (2015). Ces hommes qui prennent soin d'autrui. Étude de quelques figures masculines de l'aide intrafamiliale. *Alter - European Journal of Disability Research / Revue européenne de recherche sur le handicap*, 9(3), 195-206 <https://doi.org/10.1016/j.alter.2014.06.002>

- Beauvoir (de), S. (1970). *La vieillesse*. Gallimard.
- Caradec, V. (2005). *Les « supports » de l'individu vieillissant. Retour sur la notion de « déprise »*. Dans Vincent Caradec et Danilo Martucelli (dir.), *Matériaux pour une sociologie de l'individu : Perspectives et débats* (pp. 25-42) [en ligne]. Presses universitaires du Septentrion. <https://doi.org/10.4000/books.septentrion.54258>
- Caradec, V. (2007). L'épreuve du grand âge. *Retraite et société*, (52), 11-37. <https://doi.org/10.3917/rs.052.0011>
- Caradec, V., Mallon, I., & Hummel, C. (2014). *Vieillesse et vieillissements. Regards sociologiques*. PUR, coll. « Le sens social ». <https://books.openedition.org/pur/68351?lang=fr>
- Clément, S., & Mantovani, J. (1999). Les déprises en fin de parcours de vie. *Gérontologie et société*, 22(90), 95-108. <https://doi.org/10.3917/gs.090.0095>
- Desquesnes, G., Monfreux, M., & Rouault, M. (2018). Du domicile à l'institution : évolution des réseaux de sociabilité. *Gérontologie et société*, 40(156), 217-231. <https://doi.org/10.3917/gs1.156.0217>
- Elias, N. (1998). *La solitude des mourants* [trad. par Sibylle Muller et Claire Nancy]. Christian Bourgois [éd. orig., 1982 sous le titre *Über die Eiskamkeit der Sterbenden in unseren Tagen*].
- Gucher, C. (2009). Vieillir en mémoires paysannes : des lieux, des liens, continuité et permanence de sens et d'usages. *Gérontologie et société*, 32(130), 107-125. <https://doi.org/10.3917/gs.130.0107>
- Gucher, C., Mallon, I., Roussel, & V. (2007). *Vieillir en milieu rural : chance ou risque de vulnérabilité accrue ?* <https://shs.hal.science/halshs-00371194v1>
- Guérin, L. (2018). Façonner les émotions en Ehpad : du rôle dédié au repas dans la lutte contre la solitude des personnes âgées. *Sociologie et sociétés*, 50(1), 91-111. <https://doi.org/10.7202/1063692ar>
- Lagarde, C. (2019). *Résidents et personnel en établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes (EHPAD) : création ou recréation de liens spécifiques en milieu rural*. Sociologie. Université Bourgogne Franche-Comté. Français. NNT : 2019UBFCH022. <https://theses.hal.science/tel-02484253v2/document>
- Mallon, I. (2005). *Vivre en maison de retraite. Le dernier chez-soi*. PUR, coll. « Le sens social ».
- Moulaert, T., & Leider B. (2014). Résistance(s) et Vieillesse(s). *Émulations*, n° 13. Sartre, J.-P. (1947). *Huis clos suivi de Les mouches* (Texte complet). Gallimard.
- Trépiéd, V. (2016). Solitude en Ehpad : l'expérience vécue de la relation soignante par les personnes âgées dépendantes. *Gérontologie et société*, 38(149), 91-104. <https://doi.org/10.3917/gs1.149.0091>
- Vigan, D. de. (2019). *Les grâces*. J.-C. Lattès.
- Voléry, I., & Vinel, V. (2016). La toilette des personnes âgées : les liens familiaux aux frontières de l'intime. *Gérontologie et société*, 38(150), 73-86. <https://doi.org/10.3917/gs1.150.0073>